

## Études littéraires africaines

# Africains... et américains ? Miroirs et mirages de l'identité noire au XXI<sup>e</sup> siècle (2000-2016) (Introduction)

Anthony Mangeon and Claudine Raynaud



Number 44, 2017

Africains... et américains ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051534ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1051534ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Mangeon, A. & Raynaud, C. (2017). Africains... et américains ? Miroirs et mirages de l'identité noire au XXI<sup>e</sup> siècle (2000-2016) (Introduction). *Études littéraires africaines*, (44), 7–14. <https://doi.org/10.7202/1051534ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

AFRICAINS... ET AMÉRICAINS ?  
MIROIRS ET MIRAGES DE L'IDENTITÉ NOIRE  
AU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE (2000-2016)  
(INTRODUCTION)

Le xx<sup>e</sup> siècle aura vu les Amériques et l'Afrique nouer d'importants dialogues culturels, littéraires et politiques. De la *New Negro Renaissance* à la négritude, du *black art* au *black consciousness movement* en passant par le panafricanisme ou les différents congrès des écrivains et artistes noirs, les interactions entre écrivains, penseurs, et hommes politiques africains et afro-américains furent en effet multiples et fécondes, en particulier dans le monde anglophone. Certains pays jouèrent d'ailleurs à l'époque un rôle déterminant : l'Afrique du Sud fut ainsi une terre pionnière du combat non-violent contre le colonialisme et la ségrégation raciale, avec Mohandas Gandhi puis Albert Luthuli qui serviront de modèles à Martin Luther King Jr dans sa lutte pour les droits civiques, dans les années cinquante ; et de son côté, le Ghana de Kwame Nkrumah, premier pays africain à obtenir son indépendance de la tutelle européenne en 1957, sera certes pour les Afro-Américains un lieu de révélation poignante de leur distance culturelle avec la terre de leurs ancêtres (Richard Wright y réalisera amèrement que la couleur noire ne suffisait pas à créer une complicité historique<sup>1</sup>), mais aussi la concrétisation d'un rêve révolutionnaire et anticolonial ancien (W.E.B. Du Bois y mourra en 1963).

À compter des années 1970, le développement conjoint des *African Studies* et des *Black Studies*, bientôt réunies sous la bannière d'*Africana* sur différents campus, a favorisé l'intégration de nombreux écrivains et penseurs africains dans le monde académique nord-américain. Ces derniers ont alors activement participé au développement des *Cultural* ou des *Postcolonial Studies*, mais également à leur critique interne, ainsi qu'à l'essor des études littéraires et philosophiques africaines. On peut penser entre autres aux figures prestigieuses d'Ali Mazrui, d'Abiola Irele, de Valentin-Yves Mudimbe et de Kwasi Wiredu.

Depuis les années 2000, c'est une nouvelle génération, souvent née au seuil ou juste après les indépendances africaines, qui s'est installée de façon plus ou moins permanente en Amérique du Nord

---

<sup>1</sup> WRIGHT (Richard), *Black Power : A Record of Reactions in a Land of Pathos*. New York : Harper & Brothers, 1954, xv-358 p.

pour y incarner une nouvelle conscience diasporique sous l'étendard de l'afropolitanisme, à son tour tout aussi critiqué que célébré. Là encore, certains noms se sont imposés sur la scène littéraire et intellectuelle : on retiendra notamment ceux de Simon Gikandi, d'Achille Mbembe, de Kwame Anthony Appiah et d'Alain Mabanckou.

Mais comment, étant africain à l'origine, devient-on américain en s'intégrant dans le monde académique étatsunien ? Et quels rapports cet « africain américain » d'un nouveau type entretient-il avec ses « frères de couleur », dont les ancêtres étaient arrivés plus tôt, déportés d'Afrique à l'époque de la traite négrière et de l'esclavage ? Que justifie, en notre début de siècle, cet attrait des auteurs africains pour l'histoire des Noirs américains, ses moments-clés, ses icônes ? Est-ce une nostalgie pour des temps de révolte, de prise de conscience et d'action politique ? Les écritures, voire les réécritures valent-elles réappropriation et hommage, sont-elles l'affirmation d'un lien puissant qui doit demeurer vivant ? Y a-t-il instrumentalisation ou bien un nécessaire détour ? Ce sont là les questions qui motivèrent la conception de ce dossier, dont l'une des ambitions était d'étudier ainsi les nouvelles constructions des identités noires contemporaines, entre miroirs et mirages, illusions et spécularités.

Sans s'attarder sur les échanges désormais bien connus qui se sont produits de l'entre-deux-guerres à la guerre froide, les articles rassemblés ici proposent également de revisiter les liens étroits entre littérature fictionnelle et littérature d'idées, pour donner mieux à comprendre les héritages, mais aussi les singularités que revendiquent aujourd'hui les écrivains d'Afrique quand ils parlent des Amériques. Leur enchaînement s'ordonne dès lors de manière tout à la fois chronologique et thématique.

Charles Scheel (Université des Antilles) propose ainsi une lecture critique du dernier roman du Martiniquais Roland Brival, *Nègre de personne* (2016)<sup>2</sup>. Ce dernier imagine en effet le journal (fictif) qu'aurait tenu le Guyanais Léon-Gontran Damas lors d'un séjour à Harlem en 1938. Ce récit participe de l'intérêt soutenu que de nombreux écrivains et penseurs africains, antillais et français contemporains partagent aujourd'hui pour la Renaissance de Harlem, intérêt qui a commencé à prendre forme voici une douzaine d'années environ, avec un roman d'Abdourahman Waberi : *Aux États-Unis d'Afrique* (2006). Ce dernier mettait notamment en scène la fascination de son héroïne, Maya, pour « les peintres, les sculpteurs

---

<sup>2</sup> BRIVAL (Roland), *Nègre de personne : roman*. Paris : Gallimard, 2016, 297 p.

et les écrivains de la Harlem Renaissance »<sup>3</sup>. Chantre de la littérature-monde, dont il cosigna avec Abdourahman Waberi, Alain Mabanckou et quarante-deux autres écrivains, le *Manifeste* en 2007, l'écrivain français Michel Le Bris a également consacré un passionnant chapitre à la vie de l'intelligentsia noire à Harlem dans son roman *La Beauté du monde* (2008), ainsi que plusieurs émissions aux écrivains et musiciens noirs américains dans sa série radiophonique, « Les années jungle », diffusée sur *France Culture* en 2009<sup>4</sup>. Plus récemment, le Martiniquais Raphaël Confiant est revenu sur les étroits liens entre les débuts du jazz et le monde des gangsters, si bien mis en lumière par l'enquête de Ronald L. Morris<sup>5</sup>, pour brosser le portrait romanesque de Stéphanie Saint-Clair (1886-1969), une entraînée martiniquaise qui devint une figure de proue du gangstérisme noir au moment de la Prohibition<sup>6</sup>. Mais en réalité, tous ces écrivains utilisent la filiation avec les années vingt et trente de l'Amérique noire pour défendre des positions ou des vues contemporaines (sur la promotion du métissage, d'une écriture inspirée par le blues et le jazz, d'une littérature-monde, etc.). Autre fait notable : la fiction s'empare aujourd'hui de l'histoire littéraire pour en livrer souvent une version alternative, ou supposément souterraine, méconnue, brouillant ainsi les pistes et cherchant d'une certaine manière à remettre en cause certaines thèses critiques : c'est le cas par exemple du roman consacré à Sony Labou Tansi par Théo Ananissoh (*Le Soleil sans se brûler*), dont Bernard Mouralis a proposé une récente étude<sup>7</sup>, ainsi que de ce Damas par Roland Brival. Certes, dès les années trente, la Renaissance de Harlem s'était déjà trouvée mise en fiction dans une intention souvent parodique : on peut notamment penser au *Black no More*, de George

---

<sup>3</sup> WABERI (Abdourahman), *Aux États-Unis d'Afrique : roman*. Paris : J.-C. Lattès, 2006, 233 p. ; p. 24.

<sup>4</sup> LE BRIS (Michel), *La Beauté du monde : roman*. Paris : Grasset, 2008, 679 p. ; lire notamment le chapitre X (p. 237-248) et une partie du chapitre XI (p. 255-257) ; les émissions radiophoniques *Les Années Jungle* ont également donné lieu à un ouvrage du même titre (Paris : Éditions Naïve, 2010, 250 p.) accompagné d'un CD-MP3.

<sup>5</sup> MORRIS (Ronald L.), *Le Jazz et les gangsters*. Préface et traduction de Jacques B. Hess. Paris : Le Passage, 2002, 273 p.

<sup>6</sup> CONFIENT (Raphaël), *Madame St-Clair, reine de Harlem*. Paris : Mercure de France, 2015, 336 p.

<sup>7</sup> MOURALIS (Bernard), *Théo Ananissoh, Sony Labou Tansi, Améla et moi... Lecture de Le Soleil sans se brûler de Théo Ananissoh*. Paris : L'Harmattan, coll. Classiques pour demain, 2017, 206 p.

Schuyler (1931), enfin traduit en français en 2016<sup>8</sup> ; ainsi qu'à *The Blacker the Berry* et *Infants of the Spring* de Wallace Thurman (1932)<sup>9</sup>, sans oublier le roman peu connu de l'anthropologue allemand Julius Lips : *Forschungsreise in die Dämmerung* (1950)<sup>10</sup>. Mais tous ces romans étaient à clés, invitant leurs lecteurs à reconnaître les grands noms de la Harlem Renaissance (Alain Locke, W.E.B. Du Bois, Langston Hughes, Countee Cullen, Zora Neale Hurston, etc.) derrière des personnages de fiction, et mettant en scène cette époque pour prendre des positions critiques dans ses débats. *Le Paradis des nègres* de Carl Van Vechten, publié par Philippe Soupault en 1927 et préfacé par Paul Morand, avait, dans sa version intégrale, déjà montré la voie<sup>11</sup>. La tendance serait en revanche désormais aux « fictions d'histoire littéraire »<sup>12</sup>, qui se donnent l'aspect de documents authentiques (ou retrouvés) pour développer des thématiques extrêmes contemporaines (et donc souvent anachroniques) vues à travers le prisme de grandes figures littéraires supposément / injustement oubliées...

Charles Scheel montre ainsi comment le bain du « nouveau nègre » (*New Negro*) est nécessaire au Damas fictionnel de Brival pour permettre à ce dernier de créer une opposition entre le poète guyanais et son ami Césaire, et revisiter ainsi de vieux débats tout en construisant sa propre posture d'auteur entre deux figures tutélaires des lettres antillaises. Dans la même lignée, Bill Schwarz (Queen Mary, Université de Londres) étudie comment, dans sa *Lettre à Jimmy* (2007), Alain Mabanckou construit une connivence factice

---

<sup>8</sup> SCHUYLER (George S.), *Black No More, ou le récit d'étranges et merveilleux travaux scientifiques au pays de la liberté entre 1933 et 1940 après J.-C.* [1931]. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thierry Beauchamp. Paris : Wombat, 2016, 251 p.

<sup>9</sup> THURMAN (Wallace), *The Blacker the Berry...* [1929]. Mineola (NY) : Dover Publications, 2008, 160 p. ; tr. fr. : *Plus noire est la mûre : roman de la vie nègre*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Canicave. Postface de Claudine Raynaud. Ciboure : La Cheminante, coll. Harlem Renaissance, 2017, 220 p. ; et *Infants of the Spring* [1932]. Boston : Northeastern University Press, 1992, XXIX-284 p.

<sup>10</sup> LIPS (Julius), *Forschungsreise in die Dämmerung*. Weimar : Gustav Kiepenheuer Verlag, 1950, 336 p.

<sup>11</sup> VAN VECHTEN (Carl), *Nigger Heaven*. New York : Alfred Knopf, 1926 ; *Le Paradis des Nègres*. Traduction de J. Sabouraud. Préface de Paul Morand. Paris : Kra, coll. Les Documentaires, 1927, 275 p.

<sup>12</sup> JEANNELLE (Jean-Louis), dir., *Fictions d'histoire littéraire*, [N° sp. de] *La Licorne*, (Rennes : Presses Universitaires de Rennes), n°86, 2009, 298 p. ; et DEBAENE (Vincent), JEANNELLE (Jean-Louis), MACE (Marielle) et MURAT (Michel), dir., *L'Histoire littéraire des écrivains*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2013, 367 p.

avec l'écrivain afro-américain James Baldwin, pour élaborer sa propre figure d'écrivain préoccupé par la question noire dans les contextes historiques et culturels étatsunien et français<sup>13</sup>. Posture qui se prolonge dans sa préface à la traduction française du livre de Ta-Nehisi Coates, *Une colère noire*, étudié ici par Abdoulaye Imorou (Université du Ghana à Legon). Ce dernier met notamment cet ouvrage, signé d'un journaliste afro-américain que la presse a volontiers présenté comme le « nouveau Baldwin », en regard avec les essais d'Alain Mabanckou ainsi qu'avec les romans graphiques des Marvel Comics consacrés à des héros noirs<sup>14</sup>. Le critique montre alors comment ces diverses productions sont autant de moyens de reconfigurer les récits nationaux américains et français en y intégrant, de manière souvent rétroactive et militante, la présence ou plus précisément la contribution noire à l'histoire et à la vie culturelle occidentale.

Les deux articles suivants explorent alors la voie de la « bio-fiction » (récit imaginaire consacré à une figure réelle) telle qu'elle s'est trouvée pratiquée ces dernières années par des auteurs africains, au sujet de figures historiques, politiques ou littéraires afro-américaines. Claudine Raynaud (Université Paul-Valéry, Montpellier) analyse ainsi le projet romanesque d'Eugène Ébodé qui veut offrir, avec *La Rose dans le bus jaune* (2013), un portrait fictivement autobiographique de Rosa Parks, la militante des droits civiques qui fut à l'origine du boycott des bus par les Noirs dans la ville ségrégationniste de Montgomery, au milieu des années cinquante<sup>15</sup>. L'auteure expose comment ce récit à la première personne permet notamment au romancier franco-camerounais d'africaniser l'histoire noire américaine, en y soulignant d'une part l'importance des influences africaines sur les pratiques rituelles, et en croisant d'autre part l'histoire de la lutte contre la ségrégation avec celle du combat pour la décolonisation. Cette contribution est suivie d'un entretien avec l'auteur de *La Rose dans le bus jaune*, qui revient brièvement sur la place de ce roman dans son œuvre, et sur sa conception de personnages romanesques à la croisée des mondes.

---

<sup>13</sup> Poursuivant sa mise en miroir avec James Baldwin, Mabanckou vient de préfacer une traduction de *Just Above My Head* [1979], publiée sous le titre de *Harlem Quartet* (traduit de l'anglais (États-Unis) par Christiane Besse. Paris : Stock, 2017, 576 p.)

<sup>14</sup> MABANCKOU (Alain), *Lettre à Jimmy*. Paris : Fayard, 2007, 187 p. ; *Le Sanglot de l'homme noir*. Paris : Fayard, 2012, 184 p.

<sup>15</sup> ÉBODE (Eugène), *La Rose dans le bus jaune : roman*. Paris : Gallimard, coll. Continnents noirs, 2013, 309 p.

Jean-Christophe Delmeule (Université de Lille) étudie ensuite la reconstruction, par le romancier djiboutien Abdourahman Waberi, de la figure du poète révolutionnaire noir américain Gil Scott-Heron dans un roman poétique, *La Divine Chanson* (2015), qui fait à son tour la part belle à la musique autant qu'à l'histoire culturelle noire américaine dans leurs filiations multiples avec le monde africain<sup>16</sup>. Un des fils conducteurs de l'article est en effet le blues, qui induit précisément une écriture de la reprise, avec une pointe finale qui est souvent ironique, et la contribution de Jean-Christophe Delmeule, dont l'écriture pourra dérouter certains lecteurs, s'attache justement à explorer les traces de la mémoire africaine dans la culture afro-américaine, comme le blues porte un héritage musical africain, puis à la reprendre à travers la question de la filiation, de Scott-Heron à son père Reginald ; l'auteur propose alors un dépassement comme une pointe, en faisant entrer la figure de Legba dans la danse comme un lien entre l'Afrique, les Antilles et les Amériques, et il finit par des considérations sur le blues et sur la composition de *La Divine Chanson*. Ce cheminement plus musical qu'argumentatif correspond de fait à la poésie de Scott-Heron, à sa « bluesologie » ; il s'en fait un miroir, un écho, tout en montrant comment à travers la musique les liens Afrique-Amérique sont labiles et réciproques, et au-delà, comment un écrivain africain peut se saisir de ses amours, de ses attaches afro-américaines, et faire ainsi œuvre de fiction « amoureuse ». L'hommage, ce geste souvent difficile, se redouble donc dans cet article.

Les deux dernières contributions sont enfin consacrées à l'histoire des migrations contemporaines, tantôt contraintes et tantôt volontaires, de jeunes Africains dans l'Amérique d'aujourd'hui. Corinne Duboin (Université de la Réunion) étudie d'abord le troisième récit de Dinaw Mengestu (*All Our Names*, 2014), romancier américain d'origine éthiopienne, comme un roman de la postcolonie qui met en scène la rencontre de l'Afrique noire avec l'Amérique blanche ainsi que la redéfinition d'identités nationales, collectives et individuelles prises les unes dans les autres dans de multiples circulations entre Afrique et Amérique<sup>17</sup>. Si ce roman s'inscrit dans la riche filiation de la littérature des immigrants aux États-Unis, cette parole africaine en Amérique inaugure aussi d'autres perspectives. Florian

---

<sup>16</sup> WABERI (Abdourahman A.), *La Divine Chanson : roman*. Paris : Zulma, 2015, 237 p.

<sup>17</sup> MENGESTU (Dinaw), *All Our Names*. New York : Knopf, 2014, 276 p. ; *Tous nos noms : roman*. Traduction française de Michèle Albaret-Maatsch. Paris : Albin Michel, coll. Terres d'Amérique, 2015, 317 p.

Alix (Université de Paris-Sorbonne) aborde quant à lui la question de l'afropolitanisme au féminin, à travers un riche et récent corpus (*Americanah* de Chimamanda Ngozi Adichie, *We Need New Names* de NoViolet Bulawayo, *Ghana Must Go* de Taiye Selasi et *Behold the Dreamers* d'Imbolo Mbue) auquel on pourrait ajouter l'ambitieux *Homegoing* de Yaa Gyasi qui traite de l'esclavage depuis l'Afrique de l'Ouest, mais aussi de la Renaissance de Harlem, en deux-cent-cinquante ans d'histoire<sup>18</sup>. F. Alix montre alors comment l'incomplétude identitaire se manifeste de manière diffractée et différente, d'un texte à l'autre, dans une tension constante entre deux pôles géographiques.

Les études rassemblées dans ce dossier ont en somme de communes préoccupations pour les postures littéraires et les poétiques expérimentées par les auteurs africains contemporains lorsqu'ils cherchent à repenser les identités diasporiques, du xx<sup>e</sup> au xxi<sup>e</sup> siècle, dans leurs rapports complexes au pays natal et à la terre d'adoption, et dans de nouvelles géographies dessinées par les imaginaires, certes, mais aussi par les rapports de force géopolitiques entre mondes américains et mondes africains. C'est qu'il est ici question de cosmopolitisme, de globalisation, de transnationalisme en Afrique, Europe et Amérique. Les identités se déclinent au pluriel dans une prolifération de lieux qui se répondent, et dans la multiplicité des attachements et des arrachements. Ces rêves d'ailleurs et leurs désirs d'altérité, la fluidité de ces vies à l'échelle de la planète, interrogent de fait la possibilité d'une parole qui serait sans détour, sans médiation, africaine<sup>19</sup>.

D'autres auteurs auraient assurément mérité d'y voir leurs textes également soumis à l'étude – par exemple les romanciers Henri Lopes (*Dossier Classé, Une enfant de Poto-Poto*), Léonora Miano (*Tels des astres éteints, Habiter la frontière*) ou l'essayiste Célestin Monga (*Un*

---

<sup>18</sup> ADICHIE (Chimamanda Ngozi), *Americanah*. London : Fourth Estate, 2013, 477 p. ; *Americanah*. Traduction d'Anne Damour. Paris : Gallimard, coll. Du monde entier, 2014, 525 p. ; BULAWAYO (NoViolet), *We Need New Names*. London : Chatto & Windus, 2013, 294 p. ; *Il nous faut de nouveaux noms*. Traduction de Stéphanie Levet. Paris : Gallimard, coll. Du monde entier, 2014, 287 p. ; SELASI (Taiye), *Ghana Must Go*. New York : Penguin Press, 2013, x-318 p. ; *Le Ravissement des innocents*. Traduction de Sylvie Schneiter. Paris : Gallimard, coll. Folio, 2016, 423 p. ; MBUE (Imbolo), *Behold the Dreamers*. London : Fourth Estate, 2016, 382 p. ; *Voici venir les rêveurs*. Traduction de Sarah Tardy. Paris : Belfond, 2016, 421 p. ; GYASI (Yaa), *Homegoing*. New York : Penguin, 2016, 315 p. ; *No Home*. Traduction d'Anne Damour. Paris : Calmann-Lévy, 2017, 450 p.

<sup>19</sup> Voir le billet d'humeur de Siyanda MOHUTSYWA, « I'm Done with African Immigrant Literature », 8 février 2016 : <http://www.okayafrica.com/im-done-with-african-immigrant-literature/> (consulté le 20.10.2017).



*Bantou à Washington*)<sup>20</sup> – et il ne faut donc pas interpréter leur absence comme un manque d'intérêt pour leurs œuvres, mais plutôt comme une invitation à poursuivre les recherches entreprises ici à partir d'autres corpus et supports.

■ Anthony MANGEON<sup>21</sup> & Claudine RAYNAUD<sup>22</sup>

---

<sup>20</sup> LOPES (Henri), *Dossier classé : roman*. Paris : Seuil, 2002, 252 p. ; *Une enfant de Poto-Poto : roman*. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2012, 265 p. ; MIANO (Léonora), *Tels des astres éteints : roman*. Paris : Plon, 2007, 408 p. ; *Habiter la frontière : conférences*. Paris : L'Arche, coll. Tête-à-tête, 2012, 141 p. ; MONGA (Célestin), *Un Bantou à Washington*, suivi de *Un Bantou à Djibouti*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007, 205 p.

<sup>21</sup> Université de Strasbourg, EA 1337 « Configurations littéraires ».

<sup>22</sup> Université Paul-Valéry Montpellier, EA 741 « Études montpelliéraines des mondes anglophones ».